

PESTALOZZI CITOYEN FRANÇAIS ...

J'arrête ici ce long exposé. Le reste de la carrière de Pestalozzi, la transformation du rêveur dédaigné et misérable de Neuhof, de l'ami des orphelins et des mendiants (1) en directeur d'un pensionnat pour jeunes gens aisés ou riches, l'histoire de son institut à Burgdorf, à Münchenbuchsee et à Yverdon, les années de prospérité et de gloire succédant à un quart de siècle «*de désespoir, de rage et d'indicible misère*» (2), puis aboutissant à une dernière et suprême défaite, tout cela n'appartient plus à notre sujet.

Dès son retour de Stanz, Pestalozzi, aigri et déçu, et subissant l'influence des événements, avait commencé à modifier son jugement sur les hommes et les choses de la Révolution helvétique. Il attribuait aux fautes des révolutionnaires et à l'insuffisance de leurs conceptions politiques l'impuissance qu'avait montrée le nouveau régime à effectuer la grande régénération sociale, si naïvement espérée; et il voyait que la dictature de Bonaparte en France allait consommer l'avortement de la Révolution par la compression de toutes les généreuses aspirations vers la liberté et l'égalité. Dans son livre: *Comment Gertrude instruit ses enfants*, écrit en 1801, Pestalozzi, nous l'avons vu, parlait avec dédain de ces *novi homines* de 1798 qui avaient méconnu ses capacités au point de ne vouloir voir en lui qu'un maître d'école; et, faisant en même temps un acte de contrition, il s'accusait de s'être perdu «*dans le tourbillon d'un violent désir de résultats extérieurs, dont il n'avait pas préparé assez profondément en lui-même les fondements intérieurs*»; de «*s'être attaché à des mots et à des sons*», et d'avoir cru un moment «*aux lieux communs et aux recettes empiriques, par lesquels une génération nouvelle avait prétendu réaliser le salut du genre humain*». Désormais Pestalozzi n'est plus qu'un désabusé; il a pris en dégoût, comme tant de révolutionnaires fatigués, les formules qui avaient été le symbole de sa foi politique, les illusions dont s'était nourri son enthousiasme. Son ardente sympathie pour la France révolutionnaire fait place à une antipathie prononcée pour les Français de Bonaparte (3).

Mais s'il voulait tourner le dos à ces années d'une agitation restée stérile, s'il voulait oublier son exaltation patriotique, et se réfugier dans la méditation et dans le travail paisible, l'opinion, que Pestalozzi avait si vaillamment bravée, n'acceptait pas cette évolution, et la haine de ses ennemis ne consentait pas à désarmer. Parmi ses adversaires politiques, un esprit éminent comme le patricien bernois Ch.-Victor de Bonstetten pouvait rendre justice aux nobles aspirations du philanthrope, et dire de lui: «*Qu'importe son opinion sur les dîmes et les cens! cet homme a dévoué sa vie depuis quarante ans à l'éducation des enfants pauvres: que celui qui est sans péché lui jette la première pierre!*» (4). Mais le gros du parti conservateur poursuivait de ses injures et de ses rancunes le «*démocrate*», l'«*ami des Français*»; Pestalozzi constatait tristement (mai 1801) la violente réprobation dont il était l'objet: «*Dans tous les villages des alentours, écrivait-il à un ami, on prétend que c'est moi qui suis cause de la venue des Français dans le pays, et on dit publiquement qu'on m'assommera à la première occasion*» (5).

La malveillance des *Vornehmen*, c'est-à-dire des riches, des notables, des dirigeants, de la caste bien

(1) «*J'ai vécu moi-même comme un mendiant, afin d'apprendre le moyen de faire vivre les mendiants comme des hommes*». (*Comment Gertrude instruit ses enfants*. Première lettre.)

(2) Lettre à la citoyenne Hallwyl. 1799, reproduite ci-dessus.

(3) «*Les femmes, en France, sont bonnes. Les enfants n'ont pas encore les défauts nationaux: on pourrait faire d'eux les premiers hommes de l'Europe, s'ils étaient élevés par des mains allemandes. Seuls, les hommes ne valent rien; ils ne sont que de simples rouages, et toute leur personnalité, tout leur moi humain a disparu dans la grande machine à laquelle ils sont attelés*». (Lettre écrite de Paris à Buss, janvier 1803).

(4) Lettre à Frédérique Brun, novembre 1801.

(5) Morf, t.II, p.6.

pensante et bien rentée, le poursuivit jusqu'à la fin. Dès que le pouvoir, dans le canton de Berne, après l'Acte de médiation, fut revenu aux mains des conservateurs, Pestalozzi se vit dépossédé (1804) de la jouissance du château de Burgdorf, que le gouvernement helvétique lui avait concédée pour son institut en 1801; si la municipalité d'Yverdon lui offrit alors le château de cette ville, ce ne fut pas sans exciter le mécontentement des «aristocrates»; on sait à quelles attaques venimeuses fut en butte le pauvre Pestalozzi de la part des représentants de l'ordre établi et de la religion orthodoxe, le professeur bernois Ch.-Louis de Haller, lo chanoine zürichoïis Breml, le Père Girard (6), Emmanuel de Fellenberg, et, en dernier lieu, de ses propres disciples Niederer et Krüsi et de leur triste agent le Wurtembergeois Biber (7); comment les intrigues de ses ennemis finirent par l'obliger à quitter Yverdon, et comment leur acharnement le poursuivit jusqu'à ses derniers jours dans sa retraite de Neuhofo.

Un historien suisse, Mörikofer, parlant du rôle joué par Pestalozzi dans ce que cet écrivain appelle la «honteuse révolution» (*schmachvolle Revolution*) de l'année 1798, le condamne en termes très durs, et ajoute: «*Nous n'avons pu passer sous silence cette triste page de la vie de Pestalozzi (dieses dunkle Blatt aus Pestalozzi's Leben); nous avons dû montrer à quel point il avait pu méconnaître les principes de liberté et d'indépendance nationale*». Ce jugement a été pendant longtemps celui de presque tous les écrivains suisses. De nos jours toutefois, on commence à apprécier plus équitablement, dans le pays de Pestalozzi, son attachement pour la Révolution française, sa conduite durant la Révolution helvétique, et sa conviction de la nécessité d'une intervention française en Suisse pour mettre fin à la domination oligarchique. M. le Dr Hunziker, dans une étude sur la lettre de Fischer du 4 décembre 1797 (voir cette lettre ci-dessus), s'exprime ainsi:

«Pestalozzi nous apparaît là comme l'affidé de ces «patriotes» qui préparaient l'invasion française, dans la persuasion, parfaitement honorable, où ils étaient de l'identité de l'idée républicaine moderne, telle que la proclamait la France, et de l'idéal rêvé par les meilleurs des fils de la patrie suisse. Un homme d'un esprit aussi pondéré que l'était Rengger avait pu écrire quelques années auparavant à Escher (le futur Escher de la Linth): «Les affaires des Français marchent admirablement. Leur République naissante m'apparaît aussi belle que le soleil levant, et nous n'avons plus que des motifs de réjouissance, tandis que nos pauvres aristocrates font une longue mine». Avec notre conception du patriotisme, on pourra adresser plus d'une objection à cette façon de prendre parti pour l'étranger contre ses propres compatriotes. Mais pour juger les opinions de ce temps-là, il faut se placer à un tout autre point de vue: aux yeux de l'observateur impartial, non seulement Rengger et Pestalozzi sont pleinement justifiés, mais même les hommes d'action comme Laharpe et Ochs paraissent excusables».

Ainsi, l'attitude politique de Pestalozzi reçoit l'entière approbation de son plus récent historien parmi ses compatriotes. Mais pour Ochs et Laharpe, M. Hunziker se borne à invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes. Ce n'est pas assez, et le jour n'est pas éloigné, sans doute, où complète justice sera rendue à ces deux grands citoyens. Depuis longtemps, d'ailleurs, les Vaudois, du moins, conscients de ce qu'ils doivent à Laharpe, lui ont élevé un monument en témoignage de leur reconnaissance (9).

En renonçant à la politique, Pestalozzi n'avait pas renoncé à la poursuite de son grand dessein. Il voulait toujours «*tarir les sources de la sauvagerie et de la dégradation du peuple*», par une éducation qui susciterait chez tous les enfants le plein développement des forces intellectuelles et morales. Pour cela il fallait, pensait-il, «*arriver à une simplification des moyens d'enseignement telle que les enfants pussent facilement être instruits dans la famille, de manière à rendre graduellement les écoles presque inutiles pour les premiers éléments. Comme la mère donne à son enfant la première nourriture physique, elle doit lui donner aussi la première nourriture intellectuelle: et la chose deviendra réalisable, dès que nous aurons assez simplifié l'enseignement pour que chaque mère puisse, sans aide étrangère, se faire elle-même institutrice*». Il

(6) Le Père Girard fut le rédacteur du rapport présenté à la Diète de 1810 sur Pestalozzi et l'institut d'Yverdon.

(7) M. Compayré (*Pestalozzi et l'éducation élémentaire*, Paris, Delaplano, 1902) a cru que Biber était un Anglais. Son erreur est sans doute venue de ce que Biber, après la publication de son odieux pamphlet contre Pestalozzi, en 1827, était allé se fixer en Angleterre, où il fit paraître, en anglais, en 1831, un ouvrage intitulé *Henry Pestalozzi and his plan of education*.

(8) Pestalozzi-Blätter, 1891, p.11.

(9) Outre l'obélisque, décoré des médaillons de Pradier, érigé en 1844 dans la petite «île de Laharpe» à Rolle, on a placé, en 1896, sur la maison natale de cet homme remarquable, une inscription commémorative ainsi conçue: «*Dans cette maison est né Frédéric-César de Laharpe, fondateur de la liberté vaudoise, directeur de la République helvétique*».

crut un moment avoir résolu le problème. On sait qu'il s'était trompé, et que de sa tentative il n'est rien resté comme résultat pratique. Il l'a reconnu lui-même: «*Mon institut, tel qu'il est né à Burgdorf au sein du chaos, tel qu'il a subsisté à Yverdon dans sa difformité sans nom, n'était pas le but de ma vie... Sur le banc de galérien de mon institut, je ne m'appartenais plus, je n'étais plus moi-même... Ce qui, dans mes aspirations, m'appartient en propre, ne date point de Burgdorf, mais des premiers élans de mon amour pour le peuple et pour l'enfance. Cette haute pensée, l'idée de l'éducation élémentaire, s'était déjà développée en moi lorsque j'écrivis «Léonard et Gertrude»; j'avais déjà le profond et vivant sentiment des résultats grandioses que cette idée pourra produire pour le genre humain*» (10).

C'est à cause de cette idée et de ces aspirations que le nom de Pestalozzi a mérité de vivre. C'est à l'auteur de *Léonard et Gertrude* que l'Assemblée législative avait décerné le titre de citoyen français. Pestalozzi n'a point apporté au monde une méthode nouvelle et des procédés infaillibles; il a apporté son amour passionné des misérables, il a crié à la société que son devoir impérieux était de tirer le peuple de son ignorance et de sa barbarie. Pestalozzi n'a pas été un pédagogue, dans le sens spécial de ce mot. Ce qu'il a été, c'est ce qu'on appelait à Zürich, dans sa jeunesse, un «*patriote*», ce qu'on appela un peu plus tard un «*démocrate*» ou un «*jacobin*», - et ce qu'on appelle aujourd'hui un «*socialiste*».

James GUILLAUME.

(10) *Schwanengesang*, ancienne édition Seyffarth, t.XIV, pages 231-237.